Document généré le 12 oct. 2024 02:58

XYZ. La revue de la nouvelle

# L'accusé

Louise Dupré

Numéro 138, été 2019

Vulnérabilité : fragiles instants

URI : https://id.erudit.org/iderudit/90699ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dupré, L. (2019). L'accusé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 43–46.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# L'accusé

## Louise Dupré

Il regarde droit devant lui, les yeux vides, vitreux, comme s'il était enfermé dans une bulle qui le protégeait du monde. Qui me rappelle-t-il, un étudiant, un professeur du collège, un peintre croisé dans un vernissage, un écrivain ? J'ai beau fouiller dans mes souvenirs, je n'arrive pas à savoir. Tant pis, j'aurai tout mon temps pour trouver la réponse, ce procès n'est pas près de se terminer. Je n'avais jamais fait partie d'un jury. En recevant ma convocation, j'avais blêmi, comment éviter cette merde ? Il avait fallu que je me montre bien maladroite pour passer des jours et des jours dans ce local sans fenêtres !

C'est la première fois que je vois un assassin de mes yeux. Il n'a pas le physique de l'emploi, grandeur moyenne, poids moyen, visage doux, le genre d'homme qu'on croise dans la rue le dimanche avec ses enfants. Je comprends qu'on ait mis du temps à le coincer, soupçonne-t-on quelqu'un d'aussi banal ? Avec sa cicatrice sur la joue, l'avocat de la Couronne a l'air plus dangereux que lui. J'en suis d'ailleurs ébranlée, j'aurais fait confiance à Robert Dupuis moi aussi, moi aussi je pourrais être aujourd'hui réduite à un petit tas de cendres.

Depuis le début du procès, des témoins défilent à la barre, elles jurent toutes de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, on apprend que Marilyn Moisan n'a pas été sa première victime, l'accusé avait commencé à agresser des jeunes filles dès son adolescence. Sa cousine d'abord, puis une compagne de classe, puis une collègue de travail, comment se fait-il qu'elles se soient tues jusqu'à maintenant ? *Les temps ont changé*, précise la cousine, *avant on n'osait pas parler.* Elle a de l'aplomb, cette femme. Ma voisine esquisse un sourire discret, elle pense sans doute au mouvement *Moi aussi*. Dépité, l'avocat de la défense doit retourner s'asseoir. Sommes-nous des jurées impartiales toutes les deux ? Bien difficile de le rester avec ce qu'on entend depuis le début !

Robert Dupuis regarde toujours devant lui, impassible, les faits qu'on lui rapporte ne paraissent pas le concerner. Pas la moindre expression sur le visage, rien, aucun témoignage ne semble l'atteindre, mais peut-être se mettra-t-il à sangloter en entendant le rapport du médecin légiste ? Je voudrais qu'il craque, qu'il éprouve des regrets à l'égard de ses actes, je serais rassurée s'il montrait une certaine humanité.

Voici maintenant l'un des policiers qui ont fait, comme il le dit, *la macabre découverte*. Il décrit la scène du crime, le sang sur le matelas, sur le tapis, les murs, la victime nue, ligotée, bâillonnée, transpercée de vingt coups de couteau, le calvaire qu'elle avait subi avant de pousser son dernier soupir. Ma voisine bouge nerveusement sur sa chaise, moi je crains de m'évanouir. Je prends de grandes respirations, je ferme les yeux, mais je les ouvre aussitôt pour chercher le regard de l'accusé. L'air absent, comme toujours, il me donne froid dans le dos, est-ce un monstre ou un malade ? Il faut être déréglé pour commettre un acte aussi barbare. Lundi, pourtant, un psychiatre a affirmé que Robert Dupuis était apte à subir son procès. Comment distinguer la perversité de la maladie mentale ? Il y a des notions de psychologie qui m'échappent.

Chose sûre, hôpital psychiatrique ou pénitencier, on ne peut laisser cet homme en liberté. Les preuves sont là, ADN, indices trouvés près de la victime, l'avocat de la défense essaie de faire son possible pour le sauver, mais il n'y arrivera pas, c'est clair. Il a d'ailleurs changé d'attitude, il agit maintenant comme un homme qui sait avoir perdu. L'accusé aussi sans doute, mais est-ce si évident ? Toujours le même regard, la même indifférence, on dirait qu'il assiste au procès d'un autre.

Dommage que je n'écrive pas de romans policiers, je commence à voir Robert Dupuis comme un personnage, je me demande bien où je pourrais le placer, dans une nouvelle peut-être. Depuis que j'ai failli m'évanouir, j'essaie de garder une certaine distance avec ce que j'entends, de voir ce procès comme une fiction, c'est ce que j'ai trouvé de mieux pour

tenir le coup. Je suis obligée d'écouter jour après jour des témoignages horribles, moi qui me cache les yeux derrière les mains, au cinéma, quand on nous présente des scènes de violence. Je l'avais pourtant bien précisé lors de mon entrevue préliminaire, mais on a dû croire que je me cherchais une défaite pour éviter de me retrouver ici.

Pendant combien de temps encore serons-nous confinés dans cette salle ? Robert Dupuis se montre toujours impassible, son avocat semble maintenant déboussolé. Si l'accusé versait quelques larmes, s'il montrait du remords, peut-être pourrait-il éviter la peine maximale. Mais rien, rien, même tout à l'heure quand son frère est venu raconter leur enfance, l'enfer permanent à la maison, un père sadique, une mère alcoolique, incapable de protéger ses fils. Impossible d'en faire des personnages, on m'accuserait de manquer de subtilité, pire, d'entretenir des clichés. Décidément, il vaut mieux renoncer à mon projet de nouvelle, voilà ce que je conclus en écoutant un retraité de la polyvalente qui a compté Robert Dupuis parmi ses élèves. Un garçon effacé, solitaire, replié sur lui-même, le portrait qu'on dessine de tous les adolescents qui commettent des tueries dans les universités.

Mon voisin de gauche glisse discrètement un papier devant moi, je le prends et je lis, *Je m'ennuie*. La mimique que je lui fais doit ressembler à une grimace. S'ennuyer ici ? Le sort m'a-t-il affublée d'une sensibilité maladive ? À mon habitude, je me mets à douter de moi, au lieu de me féliciter, un écrivain ne doit-il pas être capable d'empathie ? Mon voisin, lui, travaille dans une salle d'urgence, il doit se blinder pour éviter la dépression. Je décide de lui trouver des excuses, tout le monde ne peut pas être insensible, l'espèce humaine n'aurait pas survécu.

Quelle influence ce procès aura-t-il sur mon écriture ? J'ai beau suivre l'émission *Faites entrer l'accusé* depuis plusieurs années, observer un assassin au petit écran n'est pas comme le voir en chair et en os. Toujours fermé, Robert Dupuis, je me demande s'il est assez tordu pour avoir joui en entendant le policier décrire le crime, je me demande comment il

réagira en entendant sa condamnation. Nous ne délibérerons pas longtemps, les faits sont criants, je suppose que l'avocat de la Couronne recommandera la prison à perpétuité. Mon cœur se serre, j'aurai envoyé un homme pourrir derrière les barreaux pour le reste de sa vie, mais quelle autre solution envisager ? On ne peut tout de même pas le laisser violer et tuer d'autres femmes.

La culpabilité maintenant, rien ne m'aura été épargné. Je devrais prendre exemple sur mon voisin de gauche, qui me fait un clin d'œil. Après le verdict, il dormira sur ses deux oreilles, lui, et je serai la seule de cette assemblée à penser à Robert Dupuis. Je tourne de nouveau la tête vers lui. À ma stupéfaction, il porte son regard en direction du jury, j'ai l'impression qu'il me voit enfin. Oui, c'est moi qu'il fixe, j'en suis sûre, je ne rêve pas, il a dû percevoir ma porosité. Va-t-il manifester de la tristesse, du remords, de la douleur, de la compassion pour Marilyn Moisan ? Va-t-il me supplier de l'épargner ? Je sens que je vais défaillir, cette fois je vais défaillir. Mais il plonge les yeux jusqu'au fond de mon âme et m'adresse tout à coup un long bâillement, un bâillement de félin.